

"gne : l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition. Soldats ! nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destinées ! qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? *Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ?*"

Les grandes situations inspirent les grandes idées. Ce fut de Posen que Napoléon décréta que sur l'emplacement de la Madeleine serait élevé un monument dédié à ses braves, avec cette inscription : *L'Empereur Napoléon aux soldats de la Grande-Armée !* Là devaient être tracés, sur des tables de marbre, les noms de tous les guerriers qui avaient assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et sur des tables d'or massif les noms de ceux qui sont morts sur les champs de bataille.

Le 11 décembre, se conclut aussi à Posen un traité de paix et d'alliance entre Napoléon et l'électeur de Saxe. Par ce traité, ce prince reçut le titre de roi, et entra dans la Confédération du Rhin. Son contingent devait être de vingt mille hommes. Napoléon plaça avec plaisir une couronne sur la tête du patriarche des souverains allemands. L'effet moral et politique de cette élévation fut d'attacher à son auteur une part du respect des longtemps attaché aux vertus de ce digne prince.

Cependant le grand maréchal Duroc s'était rendu de Posen à Osterode, pour faire ratifier par le roi de Prusse la suspension d'armes conclue à Charlottenbourg. Mais ce prince lui déclara que, les Russes occupant le reste de ses États, il se trouvait dans leur entière dépendance et ne pouvait reconnaître la suspension d'armes, faute de moyens pour en exécuter les conditions.

L'heure de la grande guerre venait de sonner

encore une fois. Napoléon quitta Varsovie et leva ses quartiers d'hiver. Le combat de Mohrunghen servait de prélude à ce terrible réveil. Le 1er février, toute l'armée était en marche. Les affaires de Bergfried, de Deppen, qui avaient eu lieu du 3 au 6 février, mais surtout l'enlèvement du plateau de Preussisch-Eylau et la prise de cette ville, que les Russes défendirent avec acharnement depuis la matinée du 7 jusqu'à dix heures du soir, annonçaient assez qu'un engagement général ne pouvait tarder plus longtemps. En effet, le 8, les deux armées se trouvaient en présence, à demi-portée de canon l'une de l'autre. Au point du jour, les Russes, au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, occupaient des hauteurs hérissées d'artillerie ; les Français, inférieurs en nombre, et dans une position moins avantageuse, ne pouvaient déboucher et développer leur ligne que sous le feu des batteries ennemies. Beningsen, ayant disposé en deux colonnes les troupes du centre de sa ligne et celles de sa réserve, engagea l'action par un grand feu d'artillerie dirigé contre Eylau, qu'il parut vouloir enlever. Napoléon, toujours au poste du danger, suivant sa coutume dans les graves circonstances où sa présence était surtout nécessaire, fit avancer quarante pièces de canon de sa garde qui répondirent à l'ennemi. Cette canonnade, très meurtrière pour les deux partis, fut soutenue avec une admirable constance par les Russes et les Français. Le dessein de l'Empereur était d'envelopper l'aile gauche de l'ennemi, appuyée aux villages de Serpallen et de Sansgarten. De son côté, Beningsen, comptant sur sa formidable artillerie, tenta de manœuvrer par sa droite et d'emporter la ville d'Eylau ; mais l'audace de nos troupes à se déployer sous le feu plongeant de ses batteries, et, bientôt après, l'attaque formée par le maréchal Augereau, le mouvement de la division Saint-Hilaire pour seconder la marche du maréchal Davoust sur le Serpallen, dégagèrent notre gauche. En ce moment, une neige épaisse, poussée avec violence par le vent du nord, obscurcit tout à coup l'horizon ; les Français, qui la recevaient en face, en étaient aveuglés. Pendant cet-

te nuit, les colonnes du maréchal Augereau perdirent leur point de direction, et se trouvant aux prises avec l'aile droite des Russes, leur centre et la réserve du général Doctorow eurent beaucoup à souffrir. Augereau, grièvement blessé, fut emporté du champ de bataille. Aussitôt qu'il en fut informé, Napoléon ordonna au grand-duc de Berg et au maréchal Bessières de prendre soixante-dix escadrons de cavalerie pour les lancer sur le centre de l'ennemi. La cavalerie Russe fut culbutée au premier choc de cette masse énorme ; le grand-duc et le maréchal firent alors charger l'infanterie. Deux lignes russes enfoncées d'abord, deux fois traversées, abandonnèrent leur artillerie ; il y eut là une mêlée affreuse, et une perte immense pour l'ennemi. Il se rallia pourtant à la troisième ligne et se déploya ; une de ses colonnes, forte de quatre mille hommes, qui pendant l'obscurité s'était trop approchée du cimetière d'Eylau, au moment d'attaquer, s'arrêta tout à coup devant un bataillon de la garde qu'avait envoyé Napoléon ; abordée à la bayonnette par ce bataillon, chargée en tête par l'escadron de service de l'Empereur, et en queue par le grand-duc de Berg, elle périt presque toute entière. Pendant cette lutte, le maréchal Davoust, ayant manœuvré pour tourner la gauche de l'ennemi, parvint après un combat long et meurtrier, à occuper les hauteurs du village de Sansgarten. L'action n'était pas moins vive en avant de Serpallen, entre les Russes et la division Morand, que le général Saint-Hilaire devait soutenir par une attaque de flanc. Tour à tour assaillis et assaillants, les Russes nous cédèrent enfin l'avantage. Dès lors le maréchal Davoust put exécuter les mouvements prescrits par l'Empereur pour envelopper et renverser l'aile gauche de l'ennemi, et le sort de la bataille fut décidé. Beningsen maintenait toutefois sa position en face d'Eylau ; mais les progrès de l'aile droite des Français rendaient cette position périlleuse, et d'ailleurs il avait employé toutes ses réserves, tandis que celles de Napoléon étaient intactes et n'avaient pas tiré un coup de fusil. Les ennemis ne songeaient plus qu'à assurer leur retraite, lorsque le corps prussien du